

# Une maison à 47 etages

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 98

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257127>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

luer encore une fois la compagne de sa vie, avant d'aller la retrouver.

Et elle, lorsqu'elle serait à jamais réunie à son fils bien-aimé, qui viendrait prier pour elle et pour lui ?...

Tournant le coin de l'allée, elle arrivait à la petite tombe, tout émaillée de couronnes blanches et bleues, accrochées à la grille, surchargeant la pierre, la croix, même les rosiers alors nus et dépourillés de leurs feuilles.

Sur la plaque de marbre, on lisait :

JEAN MAURICE REVEL  
décédé à l'âge de 4 ans...

Jeanne, Maurice, les prénoms unis du père et de la mère, séparés maintenant.

Elle avançait le front courbé sous le poids de ses amères pensées... Levant les yeux, elle s'arrêta saisie...

Il y avait quelqu'un devant « sa tombe ».

Un homme était là, debout, la tête dans ses mains, une gerbe de fleurs à ses pieds. Le cœur battant bien fort, elle n'osait avancer.

Qui était-ce, sinon son mari qu'elle n'avait pas revu depuis cinq ans et qu'elle retrouvait près de leur enfant.

Elle était là, muette, immobile, ne pouvant se décider à se retirer, éprouvant à la fois une angoisse et une joie très douce à le sentir si près d'elle.

Brusquement il se retourna...

Ses jambes fléchirent, elle eût voulu fuir, mais déjà il était devant elle, la saluant gravement, avant le plus grand respect :

— Je vous demande pardon de vous avoir surprise ainsi, Jeanne, mais je suis arrivé d'hier et j'étais pressé de venir ici... Vous ne m'en voulez pas...

Il parlait doucement, la regardait avec son bon regardant regard d'autrefois.

Elle aussi le regardait, émue, sans répondre...

Il avait beaucoup changé en ces cinq années, les peines, les soucis avaient laissé leur profonde empreinte sur ses traits, quelques rides s'étaient creusées et ses tempes grisonnaient légèrement.

Il se méprit à son silence...

— Voulez-vous que je me retire, Jeanne ?

Elle secoua la tête :

— Non, restez, je suis heureuse de vous voir ici, c'est la première fois...

— Je ne suis pas revenu en France depuis, dit-il simplement, l'état précaire de ma santé...

Elle éprouvait une émotion en songeant qu'il avait souffert loin d'elle, qu'il aurait pu mourir seul, là bas... Lui qu'elle avait tant aimé ! Lui, le père de son petit Jean !

— Sans une maladie que le climat aggravait, je n'aurais pas quitté notre factorerie.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait savoir ? dit-elle vivement.

— A quoi bon !

Ils se regardèrent et restèrent un moment silencieux...

Pour cacher son trouble, Jeanne agenouillée arrangeait délicatement les fleurs de son mari.

En se relevant, elle vit les yeux de Maurice fixés sur elle avec une expression si affectueuse et si triste qu'elle en fut touchée et lui tendit la main.

— Vous me détestez donc un peu moins, Jeanne ?

— Comment pouvez-vous parler de haine devant celui que nous avons tant aimé !

Doucement il retint la jeune femme.

— Ecoutez-moi, Jeanne, notre rencontre n'est pas seulement un effet du hasard, c'est

un avertissement et une leçon. J'ai eu des torts envers vous... Dans ces cinq années d'isolement je me suis souvent absorbé dans de graves pensées. L'amour d'une mère n'est jamais trop grand, jamais trop saint, jamais trop exclusif... car il résume tous les amours. J'ai eu tort de me plaindre, de vous affliger et je vous demande pardon... Mais, au nom de notre tendresse commune qui nous a réunis près de notre petit enfant, voulez-vous désormais venir prier ensemble et que la tombe nous voie aujourd'hui unis comme autrefois le bureau... Dites, le voulez-vous ?...

La jeune femme ne répondit pas, mais appuyant son front contre la poitrine de son mari, elle pleura, et ses larmes étaient douces, bien douces...

Alors, cueillant une rose de sa gerbe, le père l'offrit à la mère :

Et son nom, au mien, dit-il.

Et, au bras l'un de l'autre, les deux époux quittèrent ce lieu béni où, sous le regard de leur petit ange, leurs deux cœurs s'étaient confondus...

Arthur DOURLIAC.



## Une maison à 47 Etages

Les Américains tiennent à leur titre de grands bâtisseurs. Ils construisent sans trêve et dressent vers le ciel des édifices de plus en plus imposants, du moins par la taille. New-York, qui se flattait déjà de posséder les plus hautes maisons du monde sera bientôt dominé par le « Singer Building », qui comprendra quarante-sept étages. Ce sky-craiper s'élèvera à 612 pieds au-dessus du sol et s'étendra sur vingt-six mille pieds carrés. C'est dire qu'il sera le roi des buildings modernes. Ses fondations reposent directement sur le granit, à une profondeur de près de cent pieds. Il est construit entièrement de briques et d'acier. Actuellement, il ressemble à une cage d'oiseau gigantesque tant son armature comprend de cloisons rapprochées. Ses architectes prétendent qu'il résisterait à n'importe quel tremblement de terre et que le feu ne pourra point l'attaquer. En tout cas, il sera pourvu de tout un système de pompes et de réservoirs spéciaux pour le protéger des incendies. Il serait, en effet, impossible aux pompiers, avec l'outillage ordinaire, de combattre efficacement le feu à la hauteur du quarantième étage, par exemple.

Le « Singer Building » ne servira pas, pour les résidences particulières ; il sera utilisé uniquement par les hommes d'affaires, c'est-à-dire qu'on installera là des centaines et des centaines de bureaux. Et il faut bien reconnaître que si, au premier abord, de semblables bâtisses nous déconcertent par leur ampleur inélegante, elles sont, au point de vue du travail, admirablement organisées. Patrons et commis aiment leurs aises aux Etats Unis. Les architectes n'hésitent point à négliger l'esthétique s'ils peuvent gagner du temps, et assurer plus d'hygiène à leurs clients. Un bâtiment comme le « Singer Building » est, à lui seul, une véritable cité dans laquelle on travaillera depuis le sous-sol jusqu'au quarante-septième étage avec les mêmes commodités. Sans sortir de ses murs, vous pourrez profiter de la multiplicité des services qui sont à votre immédiate portée. Le Park Rowe, le Times, le Saint Jacques,

l'Empire Buildings, sont déjà des modèles. Ce dernier, surtout, est curieux, car il amène directement ses locataires dans la maison à la hauteur du premier étage par le chemin de fer aérien.

Donc sans sortir d'un de ces skys-crapers, vous trouverez des salons de coiffure, des bureaux de tabac, des cireurs de bottes, des fleuristes, des bars, des restaurants, la poste, le télégraphe, le téléphone, des messagers, et tout ce dont un homme d'affaires peut avoir besoin sans délai. La circulation intérieure se pratique avec la même vitesse. Dans le « Singer Buildings », il y aura une dizaine d'ascenseurs « express », qui vont d'un seul élan jusqu'au dixième, et ensuite deviennent locaux, ou encore les « rapides » qui ne s'arrêtent qu'à un seul étage où l'activité est particulièrement intense.

A la Standard Oil Company, l'un des ascenseur s'en va que du rez-de-chaussée au septième, sans discontinuer, car c'est là que se trouve le bureau de M. Rockefeller et de ses secrétaires.

Dans le hall central sur de vastes tableaux, sont affichés les noms des divers locataires et les directions à prendre pour aller les retrouver.

Tous les « offices » sont installés suivant une disposition symétrique avec leurs larges pupitres, leurs fauteuils à bascule, leur admirable éclairage. Partout, de la gaieté, de la lumière. Toujours aussi un système de fontaine avec philtre, et l'appareil à glace pour se désaltérer durant les chaleurs estivales. Dans certains bureaux même, on trouve des salles de douches et de bains.

De son fauteuil, le directeur peut communiquer directement avec la station des commissionnaires. Il lance un simple appel électrique, et quelques instants après, accourt le « boy » demandé. De même pour la poste, rien de plus pratique. A chaque étage s'ouvre une boîte qui correspond à un tube centralisateur. Dans le sous-sol s'opère directement la classification et les lettres sont envoyées au Post Office qui se charge de leur répartition.

Le téléphone fonctionne d'une manière parfaite et la communication est automatiquement établie en une seconde. Un chiffre vous donnera une idée de ce qu'est l'emploi du téléphone aux Etats-Unis : plus de cinq milliards de conversations ont été échangées durant l'année dernière et, actuellement, on compte un téléphone par trente habitants, ce qui est une proportion considérable.

Le « Singer Building » qui a commencé le 1<sup>er</sup> mai 1906, sera terminé en janvier 1908. Mais il faut s'attendre à ce que ce géant soit, tour à tour, bientôt surpassé.

## Ce que coûte la Laïcisation des Hôpitaux Parisiens

On commence à s'apercevoir des résultats désastreux qu'a produits la laïcisation des hôpitaux et des hospices de Paris. Les exigences de jour en jour croissantes du personnel secondaire, la misérable qualité de la plus grande partie des infirmiers et infirmières donnent à penser aux sectaires les plus endurcis et commencent à leur faire regretter les Sœurs.

Celles-ci pour honoraires recevaient, en tout et pour tout, chacune par an, à titre d'indemnité pour frais d'habillement, « deux cents francs. »